



les productions de l'œil sauvage,
Candela Productions et le Centre Vidéo de Bruxelles
présentent

« FORT INTERIEUR »



"J'ai toujours vécu dans mes murs malgré moi, enfermée."

Un film documentaire - 42'
de Chris Pellerin

Sélection 2012

*Etats Généraux du Film Documentaire de Lussas, Festival de Douarnenez, Festival dei Popoli,
14^e Rencontres vidéo en santé mentale, Festival Terra Nostra.*

Sélection 2013

*Coup de coeur du jury "Première création" au Festival Pointdoc, Rencontres européennes de Vannes,
Millenium Film Festival de Bruxelles*

Trois femmes en milieu carcéral se livrent à l'exercice de l'autoportrait dans la contrainte de l'interdiction de filmer leurs visages. Le temps de l'imaginaire se juxtapose à celui de l'enfermement. À la fois masquées et révélées, Louise, Titit et Enza se confrontent à leurs propres images et questionnent nos « prisons intérieures ».



J'ai animé un atelier d'arts plastiques sur l'autoportrait auprès de femmes en prison pendant deux ans. L'autoportrait renvoie au modèle et dans l'univers de la prison, celui-ci ne peut-être désigné nommément. C'est une contrainte incontournable liée au règlement pénitentiaire.

Cinq femmes se sont engagées dans ce groupe de recherche et trois sont les protagonistes du film : au fil de nos rencontres, elles se sont baptisées Louise, Titit et Enza.

Elles s'aventurent et se risquent dans cette proposition en poussant l'autoportrait dans ses retranchements. Dans les dispositifs proposés lors des séances d'atelier, elles se dévoilent. Pendant le temps du dessin, elles se racontent, apparaissent, disparaissent. Rires, digressions, rêves font affleurer un autre temps, parfois éphémère.

FORT INTERIEUR retrace les chemins de résistance que chacune a trouvé en s'échappant du temps carcéral par l'imaginaire.

Chris Pellerin

Fiche technique

Durée : 42 mn
Format : 4/3 - Dvcam / Beta numérique
Diffuseurs : GIE Grand Ouest – TV Rennes 35 et LM TV.
Auteur réalisatrice : Chris Pellerin
Chef Monteur : Luc Plantier
Musique : David Néaud
Producteur délégué : les productions de l'œil sauvage : Bernard Bloch et Frédéric Féraud
Coproducteurs : Candela Production – Frank et Marie-Laurence Delaunay
Centre Vidéo de Bruxelles – Cyril Bibas
Soutiens : CNC, Régions Basse Normandie et Bretagne, Brouillon d'un rêve – SCAM, Procirep Angoa – Société des producteurs

Quelques questions posées à la réalisatrice...

Pourriez-vous revenir sur la genèse du film ?

Le tournage du film s'est fait sur deux années et demie, de février 2008 à la fin juin 2010, dans la Maison d'arrêt de Caen et au Centre de détention de Rennes.

A Caen, j'étais déjà intervenue auprès des femmes incarcérées en tant que plasticienne pendant trois ans et là, j'ai eu envie d'aller plus loin.

J'ai proposé à la direction de réaliser un documentaire sur le thème de l'autoportrait.

En 2005, j'avais fait un premier film en psychiatrie, déjà dans la contrainte de ne pas filmer les personnes. Nous avons travaillé autour des représentations qu'ils se faisaient d'eux-mêmes, en essayant d'être le plus expressif possible.

La direction pénitentiaire a accepté le projet à condition que les détenues restent non identifiables.

LA DRAC de Basse Normandie, à travers les conventions Culture/justice, ainsi que le SPIP de Basse Normandie ont décidé de soutenir le film...

Il a fallu ensuite trouver les femmes. Pour elles, le film représentait un engagement fort, sur plusieurs mois et pouvant toucher à des questions délicates, voire intimes.

J'ai présenté le projet devant toutes les femmes incarcérées de la Maison d'Arrêt de Caen. Ca a été un moment assez éprouvant !

Heureusement, cinq femmes volontaires se sont immédiatement inscrites. Nous sommes allées ensemble, toutes les six, jusqu'au bout du projet.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Il s'est fait en plusieurs temps.

D'abord, de février à mai 2008, nous avons travaillé dans le cadre d'un atelier d'expression plastique. Cet atelier collectif nous a permis de faire connaissance, de se découvrir, d'échanger sur nos sensibilités propres, et de mettre en place une direction de recherche artistique pour chacune.

Ce fut un temps de découverte de l'art contemporain et en particulier de l'histoire de l'autoportrait à travers le temps. Ce fut aussi un temps d'expérimentation des moyens et des matières d'expression, pour au final, déterminer les affinités de chacune.

Il y a eut une captation sonore sur tous ces ateliers. Réécouter chaque atelier m'emmenait vers la création du prochain atelier.

Cette première matière m'a aiguillée sur des thématiques qui sont présentes dans le film. Et m'a permis d'appréhender ce quelque chose qu'elles avaient en commun, de m'approcher de la singularité de chacune et de comment nous allions travaillé ensemble l'image.

Puis, en mai 2009, nous avons débuté le « tournage » proprement dit.

Dès lors, les ateliers se sont transformés en espaces de recherche, en laboratoires d'expérience sur soi, autour des innombrables moyens permettant d'être filmé sans être reconnu.

Au fil du temps, le rapport à la matière et au langage plastique s'est fluidifié.

Les femmes prenaient des initiatives fortes et audacieuses, aussi bien dans leur travail plastique que dans la révélation de leur intimité.

Le tournage s'est achevé en juin 2010.

Au montage, nous n'avons finalement conservé que trois de ces cinq femmes.

L'une d'entre elle, "Patou" a été libérée au tout début du tournage et pour l'autre femme, "Patan" les séquences que nous avons tournées ensemble n'entraient pas dans la cohésion du film. (Patan qui est toujours incarcérée à Rennes, a pu cependant voir le film fini lors d'une projection en interne.)

Le film a donc été tourné à Caen ?

Oui, le tournage s'est déroulé à Caen partiellement pour deux d'entre elles, Enza et Louise et dans son intégralité pour Titit.

La Maison d'arrêt de Caen accueille les femmes non jugées ou pour de courtes peines.

Enza et Louise ont été transférées sur Rennes rapidement pour finir d'y purger leur peine et Titit n'y a été transférée qu'après avoir été jugée et le tournage était fini.

Avez-vous des nouvelles d'elles ?

Bien sûr.

Tiiti était en attente de jugement lorsque nous avons débuté ce projet.

Elle était incarcérée depuis 9 mois. Elle a finalement été condamnée à une peine de quinze ans, dont dix de sûreté.

Elle en est aujourd'hui à cinq ans de détention et est toujours incarcérée au Centre de détention de Rennes.

Elle est partie prenante pour s'investir dans un autre film documentaire auquel je travaille actuellement.

Enza était incarcérée depuis deux ans lorsque je l'ai rencontrée, pour une peine de six années au total.

Elle a été libérée en conditionnelle au bout de cinq années et demie et est retournée vivre sur Caen. Elle a une petite fille d'un an et vit en couple.

Elle n'est pas venue voir le film, lors d'une diffusion en externe, au cinéma "Arvor". Elle en est ailleurs...

Louise a purgé une peine de trois ans et demi et n'a pu bénéficier de la conditionnelle.

Elle a fait la totalité de sa peine et réside et travaille aujourd'hui sur Rennes.

Je suis en lien avec elle par rapport au film. Elle souhaite avoir des nouvelles sur sa diffusion.

Articles de presse :

Nicolas Frize – Ligue des Droits de l'Homme

Chris Pellerin ne regarde pas les autres, elle les accompagne. Elle n'a rien à démontrer, juste à être avec. Avec une distance rare chez les cinéastes, elle prend garde de ne pas disparaître (faire croire au réel) et simultanément retient sa caméra et son micro pour ne pas entrer chez l'autre, pour ne pas prendre. Ce film reste à la lisière de l'intime, dans un présent et un aller et retour de soi. Fait rare dans les essais cinématographiques tournés en prison, il est une œuvre esthétique à part entière, puissante et discrète, combinant de façon très savante les mots parlés et les mots écrits, les sons musicaux et les sons directs, le travail graphique des personnes et leur pensée, sans que ces femmes ne soient jamais contraintes d'être cachées ou voilées : elles sont présentes sans avoir besoin d'être regardées ! Ce film pourrait ouvrir les yeux à ceux qui croient que la culture n'est qu'un supplément d'âme, facultatif et second dans la longue reconquête de soi – et donc de la conscience et de la responsabilité collectives.

Elle dessine, elle peint, elle hésite, sa main est agile, en même temps qu'elle cherche, erre, se promène dans son esprit, sur le papier, sur la plaque de verre, dans ce petit atelier d'arts plastiques de la prison.

Je me rends compte que dehors, j'étais aussi enfermée (dans mon petit monde).

Gouttes de peinture qui tombent en glissant sur le verre, puis se décomposent...

On ne peut pas refaire, on ne peut pas redonner la vie.

Dessin au feutre noir, peinture à l'encre noire. Formes abstraites où personnages apparaissent, disparaissent. Filmés pendant leur tracés, accompagnés de pensées à voix haute. Travail d'écriture calme et informel, dessiné et parlant.

Comme on ne peut pas voir loin, on voit près. Donc, on est vite ramené sur soi-même.

Dessins expressifs, sensibles et libres, jamais maladroits. Empreintes de petites éponges qui déposent en ligne des traces blanches rangées sur un fond noir. Peu à peu en filigrane, apparaît un grillage.

Plus on s'habitue à la prison, moins on sera réinsérable. C'est la grande schizophrénie de la prison ça !?

Des trames sonores légères et intermittentes viennent souligner, sans anecdote ni illustration, la tension de certains plans, mixés avec le son direct de l'ambiance de chaque scène.

Le manque d'intimité ne permet pas de réfléchir sur soi, sur son acte.

Les techniques de peinture sont variées et astucieuses, riches de figures, d'effets, de possibles. Battements, éclats, poumons, flux, gouttes, formes ou idées organiques...

J'arrive pas. C'est pas la prison qui m'enlèvera ça !

Chaque retouche du dessin, avec l'eau, avec un pinceau plus gros, transforme l'image, le sens, la sensation, et prolonge sans cesse le sujet... L'auteure découvre ce qu'elle dessine au fur et mesure qu'elle dessine ou peint, comme on interprète les nuages, au fil des vents qui les déforment et les recomposent. Construction, déconstruction, expérience, saturation, promesse, espoir de quelque chose, attente de voir, envie de dire, de sortir du langage.

Sur une tâche d'encre, tu peux voir des enfants qui jouent.

Elle écrit : « que fais-je de ce qu'on a fait de moi ? J.P. Sartre »

On peut faire abstraction. S'abstraire de tout..., s'abstraire.

Des gouttes tombent et s'éclatent sur la vitre, éclaboussant le fond noir de la peinture (grillage).

On est à l'ombre. A l'ombre de soi-même.

La peinture révèle, sert de support au sens, en même temps qu'elle est elle-même prétexte à la parole. Tout peut dire pour celui qui cherche, qui veut voir, penser, entendre ce qui advient. Effacer c'est aussi dessiner, faire aboutir. Le vent repousse les fils de la peinture, qui chavire et glisse pour échapper au cadre.

Je suis en chute libre, je n'arrive pas à remonter. Je glisse, je ne suis pas heureuse d'être en vie.

Une coulée d'eau claire tombe et éclaire la vitre. Puis se dilue, ramenant la nuit.

Je pourrais prendre le train, je pourrais prendre le train, j'adore le train, je l'entends d'ici.

***Quelques mots du jury du festival Pointdoc,
qui a décerné son coup de cœur « Première création » à Fort Intérieur :***

" Nous avons donné le prix à Fort intérieur de Chris Pellerin parce que c'est un film sensible et beau. C'est aussi un film profond, où l'on sent que la cinéaste a passé du temps avec les détenues, qu'elle s'y est vraiment investie.

Avec le dessin, elle leur laisse une possibilité d'aller chercher dans l'art une énergie qui pourrait les aider à se reconstruire. Elle y introduit de la vie, c'est-à-dire du dynamisme, dans ce temps arrêté. Elle fait des contraintes (pas le droit de filmer les visages) une force et sa mise en scène de ces femmes est juste et pudique.

Enfin, Chris Pellerin nous permet d'avoir un regard bienveillant sur ces femmes et parfois admiratif, elles en ont sans doute bien besoin."

A l'ombre de soi

par Sarah Pialeprat, directrice du Centre du Film sur l'Art paru sur cinergie.be - webzine juin 2012

Contrôle, dépersonnification, dressage des corps, acharnement des gestes routiniers et absurdes, le système carcéral tente de soumettre les corps et les priver de parole. La leur donner a tenté plus d'un documentariste, et en dépit de quelques exceptions, la prison demeure un lieu insaisissable pour les observateurs qui restent toujours extérieurs, libres. Qu'y a-t-il derrière ces murs ? Qu'entend-on dans ces silences ? Avec Fort intérieur, Chris Pellerin a si peu tenté de faire un documentaire de prison qu'elle a réussi, avec ses images poétiques, par trouver quelque chose d'intense et d'universel.

C'est un feu d'artifice liquide qui ouvre le film de la réalisatrice Chris Pellerin. Des taches colorées qui viennent éclairer une encre noire comme la nuit pendant que trois voix de femmes essaient de traduire en mot ce qui les habite, ici, dans leur réclusion. Une parole donnée comme un éclat de lumière, dans une obscurité qui traduit l'enfermement réel et intérieur. Et tout le film de tisser ainsi des images et des symboles pour mieux révéler ce qui se joue entre soi et soi, dans un quotidien cloîtré.

C'est ainsi que Chris Pellerin construit, dans **Fort intérieur**, la rencontre avec trois détenues : une rencontre voilée, prise de biais. De leurs noms, on ne sait rien, pas plus que de leurs visages (floutés, opaques, assombrés) ou des faits qui les ont conduites-là. Car là n'est pas l'enjeu. Ce que l'on connaît d'elles, peu à peu, ce sont les lignes qu'elles tracent, les dessins qu'elles imaginent, les formes et les mots jetés sur le papier, sur les murs et à la caméra. D'une main parfois sûre, parfois hésitante, ces trois femmes emprisonnées se racontent par l'autoportrait : une tentative de se décrire qui possède bien des avantages puisqu'elle permet de se représenter, c'est-à-dire de faire passer l'intérieur à l'extérieur. En ce sens, l'autoportrait n'est pas seulement une représentation, mais joue comme une libération du soi intime ou d'une idée du soi.

Dans un univers où la perte de liberté se traduit par une violente dépossession, l'autoportrait est aussi ce qui permet de s'inventer, de créer une réinsertion symbolique et imaginaire ; une façon de tenir le coup. Enfin, il a ce dernier avantage de pouvoir être effacé, et par là, de se faire disparaître de l'endroit où l'on est retenu. A l'écran, une détenue, armée d'une éponge, essaie avec force de désintégrer les lignes tracées sur le mur comme si laisser ces traces qui la représentent revenait à retenir là un bout d'elle-même. Une autre barre d'une croix le dessin de son visage et inonde d'eau la peinture noire pour la (et se) dissoudre. Et c'est tout cela qu'explore la cinéaste, les facettes étranges, ambiguës, positives et négatives de l'auto représentation.

Par le son et l'image fixe, **Fort intérieur** – sobre, ténu, dépouillé – creuse à tous les niveaux la question-clé de la dépossession et la réappropriation de son propre corps, de sa propre image. Chris Pellerin offre une réaffirmation originale et sensible d'un « je » fragilisé et réussit à créer un espace d'échanges à l'écart des contraintes. Mieux, elle les contourne habilement pour tirer, de chaque portrait, des tableaux en mouvement d'une grande beauté, faits uniquement de noirs, de gris et de blancs. Et dans les longs silences de l'exécution de ces dessins, les bruits du « dehors » (voix, grilles,

pas, sonnerie) viennent rappeler à chaque instant l'endroit où nous sommes et créent, en hors champ, non seulement le contexte, mais une histoire invisible en train de se jouer. Loin de vouloir lever le voile sur le mystère, la cinéaste laisse la prison être ce qu'elle est : un lieu invisible. L'origine et la finalité de ses images est de créer une réelle rencontre, et ce n'est pas seulement la situation concrète d'enfermement qui est ici montrée, mais bien l'enfermement dans lequel chacun, à un moment de sa vie, s'est confronté. Jamais jugeante, Chris Pellerin libère la parole et donne forme au récit secret de l'intime, qui reste, comme une énigme à déchiffrer.

Chris Pellerin

Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, option Art
(Félicitations du jury), École des Beaux Arts, Caen

Filmographie

“J’ai tué l’amour”, film d’animation, 5 mn

Parution dans le Cdrom “Purée noire”, 2007

Diffusion au Cargo, Caen, 2007

“Vue d’intérieurs”, vidéo, 26 mn, Production ACCAAN, 2006

Festivals les inattendus, Lyon ; Lorquin ; Traces De Vies

“Petit exutoire” courts métrages

Festival Vidéo Arts Plastiques, Centre d’Art Hérouville-Saint-Clair St Clair, 2002

“Vents” courts métrages, 10 mn

Festival international de la photographie, Arles, 1997

Fort intérieur, de Chris Pellerin

L'art : 1 ~ La censure : 0



Par Marie Classine, vice-présidente,
chargée de la communication du GENEP

Aux côtés de cinq femmes détenues à Rennes et Caen, Chris Pellerin a animé pendant deux ans un atelier d'art plastique sur l'autoportrait.

Dans le film qu'elle tire de ces rencontres au long cours, on ne verra pas apparaître la colère première de ces femmes, face à l'ironie terrible de la démarche : s'adonner à l'autoportrait dans un cadre où leur visage n'a pas sa place, aux yeux de l'administration.

Trois d'entre elles ont dépassé cette colère et, progressivement, trouvé leur moyen de contourner l'interdiction de filmer les visages derrière les murs. C'est ce que la réalisatrice a choisi de retenir des 240 heures de rush. De ce choix est né un film intimiste, d'un esthétisme limpide et poignant.

Tandis qu'elles créent, Louise, Titit et Enza se racontent avec pudeur et soulagement. Leurs créations,

filmées de très près, comme par-dessus leur épaule, évoluent avec leurs propos ; elles les commentent, s'agacent de la difficulté à traduire ce qu'elles ressentent. Sans doute ne soupçonnent-elles pas l'éloquence que leur confère la superposition du discours et de l'œuvre.

La force évocatrice de ce dialogue est immense lorsqu'elles disent la culpabilité, le doute sur ce qu'elles sont, leur appréhension face à la sortie, que toutes semblent partager. L'une d'entre elles dit aussi la pesanteur de l'atmosphère, les tensions larvées, les fouilles qui vous tirent du lit à sept heures du matin et vous obligent à patienter en pyjama dans la cour de promenade, pendant qu'on examine vos quelques effets personnels.

Une autre évoque inlassablement ce qui l'a conduite ici, cherche à savoir si c'était inéluctable, peut-être à justifier. Celle-ci a beaucoup de mots, même s'ils sont couverts. Elle en tapisse le tableau blanc, les barre les uns après les



• 30 JANVIER/FÉVRIER 2012

